

**SESSION du 23 juin 09 « CONNAÎTRE ET ETUDIER LE TRAVAIL »**

***Le travail comme activité. Quel régime de production des connaissances ?***

**Yves Schwartz**

Département d'ergologie, Université de Provence

\*\*\*

Dans cette fenêtre du colloque, nous nous posons la question : que peut bien vouloir dire à propos du travail l'expression « *chercher à le connaître* » ?

Cette question nous préoccupe tous ici. Mais pouvons-nous cheminer en sécurité sans nous demander de quoi nous parlons. Sans un minimum de définition du travail, pouvons-nous être sûrs de ce que signifie « le connaître ? ». Peut-on présenter une théorie des nombres, sans définir en même temps quel ensemble on vise ? Vise-t-on les nombres naturels, rationnels, réels, ou au-delà, les imaginaires ? Si on les définit comme l'ensemble des réels, connaître des entités comme  $i^2 = -1$  n'a aucun sens.

J'avoue que c'est une question qui m'a toujours « travaillé », tant comme philosophe que comme acteur plus ou moins engagé. Et ce depuis 68, quand ce maître si ambigu que fut Louis Althusser, théorisant les « Appareils Idéologiques d'Etat », affirmait que, comme tous les sujets qui « *marchent tout seuls* », chacun qu'il soit « *ouvrier, patron, soldat* » occupe bien « *la place* » qui lui est désignée « *dans cette vallée de larmes* ». Etudiez les « places », ici celles de la production sociale, et vous aurez tout ce que vous vouliez savoir sur le travail. Approche assez caricaturale, mais qui nous renvoie à un problème profond et récurrent : comment évaluons-nous les catégories et concepts par lesquels nous décrivons le travail, à distance relative de ce qui se trame en lui, dans sa durée opérative ? Et par là-même comment évaluons-nous, nous - mêmes, cette place sociale que nous occupons, comme spécialistes supposés du travail ?

Ce n'est en rien une question facétieuse ou provocatrice : elle concerne tout autant l'exercice de nos métiers que le « vivre ensemble » avec ceux qui travaillent ou ont travaillé (d'ailleurs, au sens large, c'est tout le monde). Peut-être y aurait-il eu quelque sagesse à commencer par là.

En tout cas, j'ai toujours rêvé de faire un dialogue socratique autour de cette question, peut-être parce que seule la forme dialoguée nous aide à découvrir nos savoirs mais aussi nos *insavoirs* sur des notions quotidiennement manipulées par nous. Certes si Platon a mis en scène des dialogues sur « Le beau », « Le courage », « L'amour »..., « Le travail » n'eût pu lui fournir une matière, tant nous savons, depuis notamment les études de Jean-Pierre Vernant, que cette notion abstraite est, à cette époque, anachronique, l'activité industrielle se divisant dans la Grèce classique en quelques grands registres hétérogènes.

Cela pourrait avoir quelques ressemblances avec ceci :

*Socrate :*

« Poludaïdalos, toi qui est si habile, pourquoi me dis-tu un jour que le travail disparaît, un autre jour qu'il se transforme, le lendemain qu'il a cessé d'être usage du corps, et à la fin de la semaine, que c'est sa valeur qui disparaît? Je sens la chose m'échapper. Toi qui es compétent, aide »-moi : de quoi parle-t-on ?

*On imagine une première série de réponses expéditives :*

- Voyons Socrate, chacun sait quand il sort de chez lui pour aller à la fabrique, au chantier du Laurion, à l'hospice, au bureau, le pédagogue à l'école, qu'il va « travailler ». Ne nous complique pas les choses.

- Tu parles d'or, Poludaïdalos. Mais celui qui travaille chez lui toute la nuit sur ces merveilleuses nouvelles machines, à tracer de nouveaux plans pour l'Erectheion, que son maître d'œuvre lui a demandé pour l'aube ? Celui qui parcourt toutes les rues d'Athènes pour proposer aux échoppes les produits de son patron ? Ne « travaillent-ils » pas aussi ? Le travail est-il défini par des temps et des lieux ?

- Tu t'amuses à nos dépens, *répondrait Poludaïdalos*. Puisque tu insistes, je te donne une définition stricte et imparable du travail : tous ces exemples et bien d'autres ont en commun de relever d'un échange codifié par nos règlements. Contre une certaine quantité et qualité de notre industrie personnelle, on reçoit en échange un salaire ou une rétribution. Cet échange formalisé s'appelle travail.

- Cela a quelque apparence de vérité. Mais dis-moi, Poludaïdalos, quelque chose me tracasse. « Echange formalisé », dis-tu : mais la mère de famille qui s'occupe des leçons des enfants, prépare la bouillie aux olives, et tout en même temps lave le linge et pouponne, ne s'active-t-elle pas de façon bien comparable à une salariée, pour employer ton langage, dans la crèche de la rue voisine où grandissent nos futurs hoplites ? A mépriser cette forme - là de travail sous prétexte qu'elle ne serait pas formalisée, ne devons-nous pas craindre qu'Aristophane nous remette en scène la colère de nos compagnes, bien pire que L'Assemblée des Femmes ?

- Où veux-tu en venir ? *Demanderait l'autre, irrité.*

- Cela me fait penser, dirait Socrate, au propos d'un vénéré sage du travail, qui serait avec nous aujourd'hui s'il n'avait rejoint il y a peu le royaume des bienheureux, Jacques Duraffourdikos. Un plombier payé par son maître, racontait-il, disait, que c'est quand il réparait par amitié et pure *bénévolence* les tuyaux de son voisin qu'il « travaillait vraiment ».

- Vois-tu, Poludaïdalos, un essaim d'exemples me vient, rapporté par les voyageurs d'au delà de nos mers, où les gens échangent divers biens sans passer par cette formalisation bien visible définissant des temps, lieux, opérations, et contreparties fixes en argent : je pense au

gardiennage des chars au long des trottoirs des cités encombrées du Sud, à la vente de mille produits de consommation quotidienne par des camelots dans ces mêmes cités... Sans doute, la formalisation de cet échange n'a pas la visibilité dont tu parles. Mais je crois bien qu'elle se prépare dans des agoras cachées, où on apprend collectivement comment il faut négocier les contraintes pour survivre.

- Mais, aurait rétorqué Poludaïdalos, tu mélanges à plaisir. Acceptons qu'il y ait deux essences différentes du travail, l'une engageant une rétribution monétaire, l'autre appelée travail pour te faire plaisir mais à l'écart du circuit de la première. Le « travail » qui s'y fait relève soit de l'un soit de l'autre.
- Peut-être as-tu raison avec tes deux essences pour un même mot. Mais, cher Poludaïdalos, insinuerait Socrate, n'as-tu pas l'attention trop fixée sur Athènes ? Une enquête à la manière du vieil Hérodote, menée par Nouroudinos sur l'industrie des pêcheurs de son pays, bien loin au delà des rivages égyptiens, nous raconte qu'au retour sur le *yiko*, le quai, ils forment trois parts du poisson capturé, la part du don, la part pour nourrir leur famille, la part vendue contre la monnaie qui fait loi là-bas. Quand avec adresse, ils engagent leur corps entier pour pister ce poisson deviné dans les remous de l'onde, l'ont-ils déjà coupé ou se sont-ils coupés eux-mêmes en trois parties?
- Je te vois venir, poisson torpille, reprend Poludaïdalos. Soit, j'ai proposé une dichotomie sans la prudence nécessaire dès qu'on dialogue avec toi. Ce qui est vrai est ceci : le travail commence avec nos sociétés d'humains, qui ne peuvent assurer leur existence qu'en accomplissant jour après jour des tâches de plus en plus techniques et diverses, pour des produits que la nature ne nous fournit pas. . Qu'importent les formes, les degrés de codification et d'échange d'argent, ces tâches doivent être divisées entre citoyens, métèques et esclaves. Tout le monde ne peut pas tout faire, mais toutes ces tâches doivent y être accomplies pour que la cité survive. Voilà d'où naît « le travail ».
- A la bonne heure, dirait Socrate : le travail ne serait-il pas né alors il y a quelque sept mille ans, au delà des terres phéniciennes, avec les premiers villages de paysans, là où pour la première fois nos semblables ont organisé leur vie collective autour du labour, de la récolte, de la domestication des bœufs et des chèvres ? Bref, les premières « sociétés du travail », selon ta dernière définition ?
- Pour une fois tu as dit vrai », acquiescerait l'interlocuteur.
- J'ai un doute, s'empresserait de dire Socrate : nos fouilleurs de terre nous rapportent que des milliers d'année avant ces sociétés de paysans, pour chasser, dépecer, nos ancêtres s'échinaient à débiter des lames avec des béquilles en os pressés au coin de leurs épaules ; et encore bien avant, ils débitaient, retouchaient, façonnaient, des blocs de pierre, anticipant les plans de frappe selon des méthodes d'une ancienneté remontant sans doute aux enseignements des dieux, et s'adaptant aux multiples accidents que ces méthodes n'avaient pu prévoir. Si du « travail » on retire cela, est-on sûr de ne pas se fourvoyer dans notre recherche d'essence ?
- Franchement Socrate, dirait Poludaïdalos quittant la scène excédé, que nous sert ce galimatias. A l'Assemblée, on demande des stratèges pour la guerre, mais aussi pour gouverner le travail. Tu ne sers qu'à nous coudre la bouche.
- C'est vrai conclurait Socrate, je ne sais plus trop moi-même que penser. Peut-être après tout ta définition d'échange d'industrie contre argent avait-elle du bon ?

Je pense en effet que définir le travail est une tâche vaine. Mais je pense aussi que demeure quelque chose de très profond sous l'ironie socratique : il n'y a pas d'essence du travail, mais n'y a-t-il pas une sorte de dramatique commune qui implicitement nous rend acceptable l'usage du même mot « travail » dans des circonstances si différentes ?

Dans toutes les scènes évoquées, et c'est le propre du génie humain, toute mise en œuvre d'activité industrielle est anticipée par des normes opératoires et sociales, qu'on peut donc dire antécédentes. C'était déjà vrai des antiques « méthodes » de taille paléolithiques, levalloisiennes ou autres, de l'organisation collective des semailles, des fenaisons, et des enclos, des normes diététiques, des procédures de colmatage des fuites, des gammes opératoires, des protocoles et procédures, du respect des organigrammes, des hiérarchies, des règles de prévention, des contrats et des lois civiles. Pas de travail *humain* sans normes antécédentes.

Mais en même temps – nous l'affirmons abruptement, mais nous l'avons souvent justifié ailleurs-, il est *impossible* et *invivable* que ce travail humain puisse s'approcher et donc se faire *connaître* comme pur produit de ces normes antécédentes. A propos de cette affirmation proprement « ergologique » - relevant donc d'une étude de l'activité humaine en général-, nous souhaiterions mentionner une triple paternité, celle de trois médecins « atypiques » : laissant de côté l'exercice des actes médicaux, ils ont chacun confronté leurs interrogations sur la santé et la maladie avec la rencontre par tout humain de ces normes antécédentes. Il n'est pas indifférent que ces trois professeurs, docteurs en médecine, le psychologue italien Ivar Oddone, le philosophe Georges Canguilhem, l'ergonome Alain Wisner, aient été, différemment selon leur âge, marqués par la résistance au nazisme et au fascisme, période que l'on pourrait caractériser comme dérive totalitaire des normes antécédentes socio-politiques. Il est particulièrement notable que tous trois aient été profondément interpellés, par le gouvernement taylorien du travail, tentative la plus extrême dans l'histoire, de corseter l'activité industrielle par et dans les normes antécédentes. La santé est-elle possible quand les normes antécédentes ne s'offrent plus à l'humain au travail que comme visée d'une hétérodétermination totale, et non plus aussi comme ressources pour l'agir ?

Sans doute certains auront-ils été plus sensibles à l'impossibilité *technique* de cette hétérodétermination compte tenu de ce que Canguilhem avait appelé les « infidélités du milieu » ; Canguilhem lui le fut davantage à sa dimension *invivable*. Mais les trois nous auront aidé à retravailler la notion même de santé : le corps, biologique, objet du médecin, reste le support de cette « dramatique » ; mais au-delà, il est le centre de tentatives de reconfigurations du monde à vivre, tel qu'il se propose et/ou s'impose à travers un monde humanisé, et donc modifiable, de normes antécédentes.

Articuler l'héritage de ces trois « médecins atypiques » et sans rapports entre eux, est notre fait. Ergologiquement, il nous paraît difficilement réfutable que toute activité humaine, et notamment les diverses formes évoquées comme « travail » dans notre dialogue fictif, soient *toujours* traversées par des débats de normes. Du plus enfoui dans le corps, du quasi-inconscient, au plan le plus explicite et revendiqué, toute activité de travail est toujours une sorte de *dramatique*. Entre les normes antécédentes, propres à toute organisation humaine et la mise à distance technique et humaine de *l'impossible/invivable*, toute activité industrielle suppose des *débats de normes* ; pour trancher jour après jour ces débats, il faut la présence opérante en nous de *valeurs* ; arbitrages qui mènent à des *essais de renormalisations* guidant notre agir industriels.

Telle serait notre manière de répondre à l'impossible quête d'essence du travail, que Socrate opposait avec impertinence aux certitudes de Poludaidalos.

Nous pouvons alors revenir sur la question : qu'est-ce que *connaître* le travail ?

Tout ce qui résulte de savoirs cristallisés, déposés dans les univers de normes antécédentes qui encadrent les situations de travail, est connaissable, plus, à connaître : normes techniques, organisationnelles, gestionnaires, juridiques... Le patrimoine des sciences humaines et sociales, qui propose des grilles d'interprétation de l'agir social est à prendre en compte.

Mais est-il vrai aussi que toute activité industrielle se présente comme cumul de débats de normes ? D'où résultent en chaque lieu et jour où nous avons à vivre des renormalisations reconfigurant dans l'infinitésimal ou le visible notre milieu de vie et de travail ? Si oui, alors l'ambition de connaissance doit en tirer les conséquences. Nos « places » ne formatent jamais à elles seules nos essais de vivre le travail en santé. Cela trace une limite toujours à redécouvrir aux anticipations conceptuelles.

Certes, Poludaidalos n'avait pas tout à fait tort, comme Socrate le constatait en lui-même au terme de l'échange. Bien des contributions ici même entrent dans le travail sous sa forme d'échange codifié, ce que nous appelons le travail « *stricto sensu* » : échange de prestation rémunérée dans une société marchande et de droit. Dans notre expérience quotidienne et dans les crises que nous vivons, cette détermination du travail est fondamentale. Comment déconnecter de ce cadre historique les compétences à acquérir sur le travail dans nos sociétés ? Il y a quelque chose d'instable, de critique, qui spécifie ces sociétés dans cet échange d'hétérogènes, argent contre temps d'activité. Il est légitime que nos collègues compétents en gestion, en organisation technique, en ergonomie, en pathologies et souffrances au travail, en risques professionnels, en droit, en management...se saisissent du travail sous cette forme *stricto sensu* sans devoir se poser d'abord la question platonicienne d'une insaisissable essence ; ce qui n'empêche pas d'ailleurs nombre d'entre eux de dépasser ce cadre historique vers une préoccupation anthropologique.

Mais la question reste néanmoins posée, en ces termes épistémologiques et ses implications opérationnelles. Neutraliser cette entrée sur le travail par les débats de normes, qui elle n'est plus spécifique à nos sociétés marchandes et de droit, c'est toujours construire le risque de méconnaître ces dramatiques de l'activité, qui font histoire, qui peut-être *font* l'histoire ; et qui par là même sont inanticipables. On ne peut prédire comment la singularité des personnes et des groupes, la singularité des situations de travail, vont déterminer la combinatoire « impossible –invivable » face aux normes antécédentes. On ne peut prévoir comment les valeurs vont peser *en ce cas* sur les arbitrages : c'est pourquoi les connaissances antécédentes sont toujours pour partie à remettre *en instruction*. Sinon, on mécanise la vie humaine au travail, ce dont abusent les panoplies de ratios quantitatifs, ou « l'évaluation *aux résultats* » qui cache les débats de normes.

Le contrat de travail, par exemple, comme échange d'activité contre rémunération, suppose au sein d'un Etat de droit, une exigence justifiée de définition faisant norme antécédente. Mais « activité », c'est-à-dire ? Dès 1979 notre collègue Alain Supiot se demandait comment il pourrait y avoir « une discussion *ex ante* sur la définition précise de l'activité du salarié »,

sauf à éliminer l'exercice du pouvoir patronal, et ajouterions-nous surtout, à ignorer les débats de normes à gérer au fil de cette activité. Du coup, sans volonté de mise en visibilité de ces débats de normes, comment apprécier les cas où l'on peut parler de « modification substantielle » de l'activité, permettant de qualifier un changement de « modification du contrat de travail » ? Il y a là de l'inanticipable par des règles et procédures *ex ante*. Pour juger, pas d'autre solution que de s'instruire des *dramatiques de l'activité*.

Autre exemple de très grande ampleur, que développera sans doute notre collègue brésilienne Daisy Cunha : la redécouverte de l'univers du travail de la mine dès lors que des universitaires se proposent de se laisser instruire de celui-ci en échangeant sur la longue durée savoirs codifiés des ergonomes, sociologues, médecins...et savoirs investis dans le creuset des débats de normes à travers lesquels ces populations de mineurs ne cessent de refaire histoire, « mine par mine » : « Alors c'est compliqué de généraliser » dit l'un d'eux (p.148) .

Avant de s'être instruits de ces gestion de l'impossible / invivable par ceux qui la gèrent, ne disons pas que l'on ne sait rien, mais que notre science est dans l'inconfort.

On peut évoquer un autre champ stratégique aujourd'hui : comment penser le développement des peuples et particulièrement ceux du Sud, dans un contexte universalisé par la mondialisation ? Peut-on penser le développement pour les autres ? Se développer, c'est se travailler, c'est-à-dire se choisir ; les activités industrielles sont un lieu majeur -et sous-estimé- où se convoquent des valeurs de vie à travers les débats de normes. Peut-on penser des politiques de développement sans s'instruire de ces dramatiques enracinées dans l'histoire singulière de ces peuples et porteuses de réserves d'alternatives ? Mon ami Nouroudine le dira mieux que moi.

S'interroger sur la nature, même insaisissable, du travail, pour mieux approprier les démarches qui cherchent à le connaître, c'est une position qui a sa logique. L'enquête socratique n'était pas inutile. Pas du tout.

Merci.

Y.S